

Bradbury Sunday #14 – 3 : 10 décembre 2017

Le garçon de bois

Premier jour

Voilà deux semaines que l'homme aux masques est venu chez moi pour Père. « Nul besoin de corps, le souvenir suffit, » nous a-t-il affirmé. « Il aura juste plus de temps à attendre *là-bas*. »

Or, n'ayant que peu le temps de penser à lui, j'observe le ciel depuis plusieurs soirs, ce que je fais depuis plusieurs années, ce que je semble avoir toujours fait depuis ma naissance, et j'ai constaté avec gravité que la Lune qui brille dans le ciel de chacune des nuits de ce monde va tomber sur le Bourg dans moins de trois jours. J'ai alerté la municipalité, mais entre les gardes qui veulent faire fuir la population, et l'assemblée qui veut maintenir les festivités du carnaval, le maire ne sait plus où donner de la tête et s'empêtre dans des heures et des heures de réunions – qui, pour m'être rendu à une d'entre elles, s'apparentent plus à des joutes d'insultes entre hommes en colère – finalement, il ne fait rien. Mais, si j'en crois les légendes que racontaient nos ancêtres, même fuir au-delà de la grande baie de l'ouest ne nous sauverait pas. Car

À la fin d'un hiver, quand tombera la Lune

Vous n'aurez que trois jours pour mander un sauveur

Qui jamais ne viendra, le Lutin s'en assure

Ainsi le veut, l'Homme du Feu

Il marche avec nous

Ces derniers jours, nombres de vers des contes que me chantait Grand-père me viennent à l'esprit...

Tandis que je gravis l'escalier en colimaçon qui me mène à l'observatoire du manoir qui a vu vivre de nombreuses, si ce n'est toutes les générations de ma famille, de la petite hutte de paysan au petit château qu'il est aujourd'hui, les portraits de mes ancêtres m'observent et me jugent. « Tu es le dernier, sois digne, » m'exhorte Mère. « Trouve une femme, fais un enfant, perpétue-nous, » supplie sa sœur. Ne sais-tu pas, chère tante, que le monde est sur le point de se consumer ? « Peu importe, » renchérit mon oncle, « nous sommes immortels. Cela dit, j'aimerais bien que tu trouves un moyen de me faire revenir, j'ai encore des comptes à régler avec ce satané bon à rien de maire, et avec les Romani, aussi ! » Mon oncle, rappelle-toi le baron de l'est, tu veux vraiment finir en animal sans raison, avide de chair humaine comme lui qu'on a ressuscité ? On raconte qu'il a dévoré sa fille qui, par amour pour lui, avait veillé jour et nuit, attendant son réveil : quand elle a voulu l'embrasser, celui-ci l'a saisie et d'un coup de mâchoire lui a arraché la gorge et bu son sang. Veux-tu vraiment finir comme ça, mon oncle ? « Fort bien ! » dit-il. « Ça me fera un prétexte pour égorger ce salaud de Gorman. » Et moi, ça me fait une raison de plus pour décliner ta demande, cher oncle. « Ne fais pas attention, » me dit grand-père, et je sens presque sa main sur son épaule, revenue à la vie, la vraie, par sa voix si douce, de laquelle j'ai appris tant de choses. « Après tout, qui enseignera



son domaine d'excellence à tes enfants, comme il a toujours été fait dans notre famille, puisque ton père est mort aux monts du nord ? » Il est vrai, pensé-je.

Alors, je n'écoute plus leurs jérémiades face auxquelles les discussions de la mairie mèneraient à un accord en moins d'un quart d'heure, plus lourdes que le silence qui ralentit déjà beaucoup cette ascension plus interminable d'année en année, à mesure que nous vieillissons, mon corps et moi. Est-ce ainsi que notre monde se sent, face à l'échéance qui se rapproche toujours plus, à mesure que la lune descend ?

Ah ! que j'aimerais entendre, à la place de ces cris, le chant du vent dans la plaine, descendu des montagnes, qui me porte le son énigmatique, chaque nuit, de cette flûte de pan, dont j'avais observé l'interprète avec mon télescope : un danseur pâle et maigre, comme mort, qui ressemble en beaucoup d'aspects à Père, dont je me demande s'il ne s'agit pas de son fantôme qui tente de rejoindre notre demeure pour passer plus vite *là-bas*, car Père excellait dans la danse et la musique. Il nous affirmait : « Mes pas vont avec les âmes, » se prenant pour un psychopompe, l'homme aux masques en personne ; chorégraphe de la famille, il prétendait voir danser avec lui nos ancêtres, en ronde autour de lui qui menait le jeu et le chant. Car chacun de nous a excellé dans l'un ou l'autre art et, c'était la règle, devait invoquer, d'une manière ou d'une autre, la mémoire de ses ancêtres, afin de leur montrer qu'encore après leur mort, on les honore par mille honneurs, mille champions, mille génies, mille virtuoses reposant à leurs côtés dans notre caveau, sous le manoir.

Or, tandis que je fais une pause devant la porte de l'observatoire que j'ai enfin atteint, arrange mon chapeau et ma robe bleus que m'a légué grand-père, je me demande ce que m'apporterait l'excellence dans un art, alors que dans trois jours tout ce que j'aurais pu produire comme création ou comme savoir sera détruit. Je préfère continuer à affûter mon talent qui parmi tous est le meilleur : aimer. J'ai aimé mes parents, mes frères et sœurs, mes amis, grand-père, le monde entier, plus que moi-même et, alors que ce dernier est sur le point d'être consumé, et nous avec lui, je me dis que la seule chose qui vaille la peine est de continuer à l'aimer en souvenir de tout ce que nous avons vécu en lui et avec lui. Je me fiche de faire honte à mes ancêtres. Je m'assieds sur ma grande tante qui disait « Réussir, pas aimer. » et je conspue la devise de son mari : « une famille qui s'aime est une famille morte. » Et pourtant, même eux je les aime, car ils sont mes ancêtres, mais ils ne me le rendent pas. Alors, jetant un dernier regard vers eux qui échangent encore, mais plus calmement, je pousse la porte de l'observatoire et me fais accueillir par les chants, le carillon et le piano que joue Pierre tout à la fois...

Cet épouvantail que Père avait offert à Grand-père, pour les nuits de pluie céleste, danse comme à son habitude pour m'accueillir et pour faire fuir les importuns, ce qui marche car je sursaute à chaque fois, mais la crainte est vite dissipée par l'ambiance qui règne ici. Les murs et le dôme de l'édifice sont constellés d'étoiles qui, par un mécanisme magique semblable à celui qui anime Pierre, se déplacent en fonction de leur position dans le ciel, nous l'indiquant en temps réel et avec une marge d'erreur négligeable, d'une lumière tamisée. Des piliers disposés en cercle tout autour de la pièce sont, chacun, ornés d'une étoile au sommet, qui alterne les couleurs avec chacune de ses voisines. Au centre se dresse la plate-forme du télescope sur laquelle les enfants du Bourg viennent épier la plaine, sur laquelle je scrute le ciel ce matin, en plein jour pour pouvoir trouver sinon au moins voir un objet légendaire sur lequel Grand-père m'avait conté dans mon enfance :

Si au carnaval des masques et du Temps

Un mal quelconque tourmente les Géants



– quatre gardiens de notre contrée mère –
 Alors la Lune, accablée de tristesse,
 Tombera sur le Bourg, tirée par le Lutin.
 Or il est un espoir si un fou effectue :
 Cent pas au nord, cent pas au sud
 Cent pas à l'est, cent pas à l'ouest,
 Ainsi devra procéder le héros qui vent
 Nous sauver de ce mal, nous sauvant en trois jours.

« Pourquoi, grand-père, » avais-je demandé, « la Lune est triste ? »

– Parce qu'elle nous aime, qu'elle aime les Géants et qu'eux l'aiment aussi, comme ils nous aiment tous.

– Même le méchant Lutin ?

– Surtout le méchant Lutin. D'ailleurs, sous le masque aux yeux de feu qu'il porte, je suis sûr qu'il cache un cœur tendre. »

J'avais pleuré de révolte, ne comprenant pas pourquoi les protecteurs d'un monde dont ils étaient les soi-disant amis pouvaient permettre que le méchant lutin les détruise, masque ou pas. C'est là qu'il m'a donné son interprétation : « Je pense, » avait-il dit, « que je sais pourquoi les Géants permettent que le Lutin tire la Lune. Parce qu'elle est triste, elle pleure, et ses larmes sont quelque chose de magnifique, une dernière image de la Beauté montrée aux hommes avant que tout ne disparaisse. Si la Lune pleure, c'est pour nous permettre de mourir heureux. » Alors je cherche à tout prix cette larme, pour ne pas la rater, pour quitter ce monde heureux malgré ma solitude.

L'eau du marais est empoisonnée par un monstre venu de la jungle ; l'hiver est plus rude que d'habitude aux monts du nord, et Père y est resté ; les pirates de l'ouest sont plus agressifs que jamais et, en parallèle, tous les poissons de la baie meurent ; le baron de l'est agrandit son tas d'ossements qui va bientôt atteindre le ciel et, dans son palais, se multiplient les spectres ; de même, les disputes entre mes ancêtres sont de plus en plus virulentes, en témoigne celle de ce matin. Tout cela se passe depuis qu'un petit homme de bois venu de la forêt, vêtu comme un lutin et d'un masque aux yeux de feu est arrivé chez nous. La coïncidence est beaucoup trop forte, je pense, pour n'être qu'une coïncidence...

Soudain, interrompant ma méditation, un bruit de pas timides se fait entendre. Le Lutin ? Non. S'il est aussi mauvais qu'il y paraît, il serait entré en trombe et m'aurait jeté un maléfice avant de partir en ricanant. Non. Ça ne peut pas être lui. Je me détourne de la lunette et aperçois un petit garçon de bois au visage percé d'une bouche ronde et de deux luminaires attristés qui me scrutent et extraient de moi toute la tristesse que je ressens pour cet enfant qui semble s'être perdue. Une fée ocre l'accompagne. « Tu es perdu ? » demandé-je. « Est-ce que tu viens de la part de la société secrète des enfants du Bourg ? Montre-moi ton carnet d'adresses. » Il me tend un petit cahier jaune. « Le sceau de Jim... là. C'est bon, tu peux rester. Tu veux regarder dans le télescope ? »

Pour toute réponse, il fait quelques tours sur lui-même, comme une drôle de danse de la joie, très souple pour un être de bois qui, le pauvre, doit craindre l'Homme du Feu plus que quiconque. Il émet un piaillage quand la fée lui fond sur le haut du crâne pour le remettre en place. « Hé, Monsieur le héros ! Le temps presse pendant que tu dances ! Et tu vois bien que ton ami n'est pas ici ! »



–Lui aussi, marmonné-je un peu trop fort, il a perdu quelqu’un...

–Pardon ?

–Vous pouvez regarder dans le télescope, si vous le souhaitez. » Je jette un œil rapide pour trouver quelque chose d’intéressant. Je repère le Lutin sur le sommet de la tour de l’horloge. J’ai l’impression que les yeux de feu de son masque m’ont vu. « Approche, mon garçon, regarde. »

Craintif comme un animal qu’on amadoue, il vient doucement et, alors que je tire la lunette à sa hauteur, colle sa paupière de lumière dessus, tremble à ce qu’il voit, se tourne ensuite vers le haut et semble suivre une trajectoire descendante depuis un point en hauteur qui, d’après le dôme, correspond à la position de la Lune. Quand il la termine, il se fait entendre un grand grondement dehors et l’étage entier tremble. Quelque chose est tombé sur le balcon. Le petit garçon court et je peine à le rattraper. Il rentre avec, dans ses doigts de brindilles, l’objet tant recherché face auquel, le voyant, je ne peux m’empêcher pleurer de joie. La larme de lune brille d’un bleu semblable à ma robe et est marquée d’un X en sa partie la plus large. La fée ocre s’en rapproche et dit : « C’est ce que le marchand nous a réclamé !

–Le marchand ? dis-je. C’est nouveau que les enfants du Bourg traitent avec les marchands...

–Non mais, dit la fée, gênée. Celui-là, c’est plus compliqué. Tu vois, ce marchand, vieil homme, il a dit qu’il nous céderait la clé de la tour de l’horloge “quand la lune pleurera, “ alors on a fait nos recherches et on a pensé que tu pourrais nous aider. Et t’as fait mieux que ça : tu nous as permis de la trouver !

–Donc vous aller l’emporter ? Mais j’ai cette vitrine, prête à l’accueillir depuis tout ce temps... » Ma joie devient peine et je pleure toujours.

Alors, le petit garçon me prend la main et dit : « Nous vous la rapporterons, m’sieur.

–Oh, faites-en ce que vous voulez. Après tout, ça ne vaut pas la peine, celle qui a versé cette larme va tous nous détruire dans trois jours.

–Pas si on l’en empêche avant, dit la fée. Allez, le héros, on y va ! »

À peine ai-je le temps de les retenir pour plus d’explications, ils repartent déjà, dévalant l’escalier, ma dernière chute si je la tentais. Le garçon de bois et sa fée me quittent, emportant ma larme à jamais.

Deuxième jour

Si les portraits hurlent, les tombeaux se taisent, et c’est tant mieux. Le caveau est là où mes ancêtres dorment, et c’est là que je dormirai demain soir, attendant l’échéance. Ce matin, je fais ma tournée hebdomadaire, où je change à qui ses bougies, à qui ses fleurs, à qui l’eau de sa petite fontaine, où je nettoie la poussière et les crottes de souris sur leurs visages impassibles, leurs visages de pierre qui, non contents d’avoir regardé l’horizon toute leur vie d’ambitions, fixent maintenant le ciel et les étoiles. Seul Grand-père, à sa demande, repose de profil, regardant vers son fils dont la statue, seule marque de sa présence ici car le sarcophage est vide, rend son regard à Grand-père. Car ils m’ont appris l’humilité face aux astres, dont je fais également preuve face à toutes ces tombes. La mienne est prête et, comme je l’ai déjà dit, je m’y coucherai demain soir. Je me débrouillerai pour la sceller, en l’absence de notre valet...

Ce cher Tortus nous a quittés il y a un an, et je n’ai toujours pas réussi à m’y faire. Heureusement pour moi, sa fille me porte régulièrement à manger, notamment son fabuleux ragoût



aux champignons cuit dans le lait de Romani, une merveille que je mangerai pour la dernière fois demain soir. Elle comptait se marier dans deux jours, la pauvre...

Je monte au salon boire un chocolat chaud que je me suis moi-même préparé, trop dosé en chocolat mais qu'importe ? La mesure n'a que peu de temps devant elle, qu'elle se repose avant la fin. En buvant à petites gorgées, je contemple la plaine sous la pluie, puis les monts du nord, et je réalise soudain que je n'ai pas entendu la flûte de pan, cette nuit. Père – si c'est bien lui – aurait-il rejoint le caveau, enfin ? Je n'ai rien remarqué de particulier sur son sarcophage, mais maintenant que j'y pense, je crois bien qu'il y était enfin arrivé.

Il commence à faire froid et le bois manque. Je mets une couverture et continue de contempler la plaine, attendant demain soir...

Troisième jour

Alors que ce soir, je peux scruter la Lune cratère par cratère, j'entends un bruit de pas timide comme celui de l'autre jour derrière moi, mais aussi plus lourd, presque métallique. Je me retourne et vois devant moi un jeune homme vêtu d'une tunique blanche et de plates aux épaules et au torse et d'une côte de mailles sous sa tunique. Ses yeux blancs sont cernés de peintures de guerre et la forme de sa tunique me rappelle celle du garçon de bois, par son bonnet pointu. De plus, la même fée l'accompagne, et je commence à me demander si ce n'est pas le garçon de bois qui a pris forme humaine, ou si c'est un dieu qui m'apparaît sous sa véritable forme pour, à la place de l'homme aux masques, guider mon âme jusque dans l'autre monde. « Ô passeur ! » dis-je en tombant à genoux. « Aie pitié de mon âme et accorde-lui de partir en même temps que toutes. D'ici quelques heures, tout sera fini. »

La fée ricane et se tait tout de suite quand il la menace du regard. Puis il me dit : « Tout va bien. Pas de panique, dit-il. Je te rapporte juste ceci. » Et il me tend la larme de Lune qu'il m'a pris l'autre jour. Ma fin et celle de ma maison ont droit à un sursis, et j'ai le droit de le passer en étant heureux de tenir enfin cet artefact promis par Grand-père.

La terre tremble. « Aie confiance, » me dit le dieu. Et il s'en va à nouveau.

Je retourne au télescope quand commence le feu d'artifice du carnaval. L'assemblée n'a pas froid aux yeux, me dis-je. Au même moment, comme le veut la tradition, la tour de l'horloge s'ouvre... « Une bataille fait rage en son sommet, » dit Grand-père qui surgit derrière moi, précédé de Père, Mère et toute la famille. Quand je sursaute, il me dit : « N'aie pas peur.

–Il faut que tu chantes avec nous, » dit Père.

Alors, il entonne, sur un ocarina bleu et or marqué du symbole triangulaire des dieux de l'est, *l'Appel des Géants* qui retentit dans tout l'observatoire, le manoir et, semble-t-il, la plaine.

La terre tremble à nouveau, plus fort, plusieurs fois, à intermittences régulières. Alors, mes ancêtres qui se sont placés en cercle tout autour de la pièce se prennent par la main et Père me fait descendre de la plate-forme et m'envoie entre Grand-père et Mère. « C'est le jour que nous avons tant attendu, » dit-il. « C'est maintenant ou jamais pour terrasser l'Homme du Feu. » Je ne comprends pas très bien en quoi chanter et danser le fera partir mais je suis passivement ce mouvement, tétanisé au fond de moi à l'idée que dans moins d'une heure nous ne serons peut-être, probablement plus là.

Soudain, le tremblement cesse et on entend un cri énorme, glaçant et maléfique, retentir à travers les cieux au point que les étoiles elles-mêmes s'éteignent de peur face à cette détermination



du mal qui hurle : « JE DOIS CONSUMER, TOUT CONSUMER, » suivi d'un sifflement strident comme si on frottait entre elles les sphères du monde, qui assourdit vivants et morts.

Alors, main dans la main et menés par Père, nous chantons plus fort, plus vite et plus haut, pour le couvrir, toute la famille unie pour la première et dernière fois de son histoire, pour sa survie, certes, mais assez raisonnable pour comprendre que ce n'est pas toujours en réussissant qu'on survit... Car que valent tous les sommets du monde, si on les atteint seuls ? En ce qui me concerne, le mal peut triompher, il n'aura pas mon bonheur.

Père fait signe de se taire et de s'asseoir, ce que nous faisons en silence, quand retentit une dernière détonation. Puis l'air s'allège. Un à un, les fantômes disparaissent, et Père en dernier, qui me sourit comme il ne l'a pas assez fait, et je lui rends son sourire. Les Géants ont triomphé.

Nouveau jour

Je cours au balcon en m'essoufflant comme un veau et manque de trébucher quand je pousse la porte, car je veux voir pour y croire. La Lune n'est plus, j'ai le temps de voir ses dernières poussières se consumer et s'envoler pour former un gigantesque arc-en-ciel.

Les Géants contemplant ce ciel et contemplant leur monde protégé. Ils pardonnent au Lutin et remercient le garçon-dieu venu d'ailleurs, le héros des chants de Grand-père.

Le carnaval peut battre son plein, mais sans moi. : c'est décidé, ce monde étrange peut continuer de tourner sans moi. J'entends les Géants chanter leur appel et chacun retourne à son domaine, tandis que les festivités débutent. Je peux entendre jusqu'ici les tambourins, les fifres et les trompettes. Je n'irai pas non plus au mariage de ta fille, Tortus, qu'elle me pardonne. Une si belle femme ne pourra que donner de beaux enfants, et tu seras fier d'eux.

Je contemple une dernière fois la larme de Lune que m'a ramenée le garçon-dieu, et je descends dans le caveau familial, là où m'attend déjà l'homme aux masques. Il a installé son piano et m'invite à prendre place dans ma dernière couche. Son horloge tinte de plus en plus lentement. Les masques accrochés à son sac me regardent et saluent celui qui va les rejoindre sur la barque vers les pays de là-bas. Alors, confortablement installé, je reçois son chant d'apaisement, qui élève mon âme fatiguée...

